Le soin sur ordonnance

Pierre-Paul Costantini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/158>

DOI : 10.4000/leportique.158

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2002

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Pierre-Paul Costantini, « Le soin sur ordonnance », *Le Portique* [En ligne], 10 | 2002, mis en ligne le 06 juin 2005, consulté le 09 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/158> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.158>

Ce document a été généré automatiquement le 9 avril 2021.

Tous droits réservés

Le soin sur ordonnance

Pierre-Paul Costantini

« Lorsqu'on est embrasé par le feu de la colère ou
submergé par le bouillonnement des désirs, ont
agit mal et on sait qu'on agit mal.
Qui est celui qui sait, qui est celui qui agit
mal ? » ¹.

*Au prêtre qui l'appelait au repentir, le moribond
répondit :*

« Je ne t'entends pas plus que tu ne m'as compris.

Le prêtre : Eh quoi !

Le moribond : J'ai dit que je me repentai.

Le prêtre : Je l'ai entendu.

Le moribond : Oui, mais sans le comprendre.

Le prêtre : Quelle interprétation... ? » ²

- 1 Sans doute est-ce là le point énigmatique auquel notre clinique nous convie, entre entendre et comprendre, quelle interprétation ? Le dialogue ici, entre un prêtre et un moribond du Marquis de Sade, fait résonner les tensions incertaines des sophismes auxquels nous sommes confrontés. Ce qui se confie, non pas dans les alcôves du boudoir, mais dans nos bureaux laisse entendre ce qui dans l'horreur, parfois du quotidien, se laisse entrevoir comme énigme.
- 2 Là le moribond se joue des certitudes, il défie l'Autre dans son savoir et dans l'arrogante certitude du savoir. « *Tu m'entends sans me comprendre* » ³, ironise le moribond. « *Arrivé à l'instant fatal, où le voile de l'illusion ne se déchire que pour laisser à l'homme séduit le tableau cruel de ses erreurs et de ses vices* » ⁴, le prêtre l'exhorte au repentir, et lui propose le contrat de la repentance n'entendant pas là, que son appel, d'homme d'église, nourrit encore à l'heure fatale, la jouissance du pervers.
- 3 Ne s'agit-il pas d'entendre, ici, les impasses où nous mènent les patients, dans leur confrontation entre acte et parole ? D'autant plus que notre difficulté sera de tenter de faire naître dans ces lieux incertains un point de rencontre pour que se dénoue savoir et jouissance.

4 Il s'agit donc pour nous, de rendre compte d'une pratique périlleuse. En effet, exposé aux critiques d'une collaboration contre-nature entre justice et clinique, le pacte méphistophélique n'engage pas aux conditions sereines d'un travail clinique. Cependant, la rencontre obligée n'est pas sans fournir quelques éléments qui nous ont fait supposer qu'il fallait soutenir cette rencontre avec des sujets qui n'étaient pas en demande. Car, et c'est l'hypothèse que je formule, s'ils ne sont pas en demande, ne sont-ils pas en appel et ne livrent-ils pas, sous l'exigence de l'Autre, les prémisses d'un appel que seul l'acte par sa dimension d'étrangeté, leur a donné la possibilité d'écrire et non pas de parler.

5 C'est bien sur la tension entre appel et demande que je vais essayer de porter ma réflexion. Aujourd'hui, je m'en tiendrai à la tentative d'une élaboration autour de deux situations cliniques, ne donnant que rapidement les coordonnées théoriques auxquelles je fais référence.

Une vignette clinique

6 Monsieur Valentin prend rendez-vous, après un parcours infructueux dans sa rencontre avec un thérapeute. Il se sait exhibitionniste et trouve ça plutôt « désagréable », d'autant plus qu'une procédure est sur le point d'aboutir et qu'il risque d'être incarcéré. Donc Monsieur Valentin s'offre à la thérapie. Il parle bien, expose les faits clairement et sait où est son problème. Tout y passe, sa mère, son enfance, son divorce, ses enfants, sa fille avec laquelle il a eu une « *relation presque incestueuse* » et son père, homme autoritaire, tyrannique, qui n'aurait fait, durant sa jeunesse que « *l'emmerder* ».

7 Donc tout s'expose, mais, première remarque, il vient à la veille des vacances, il se montre et il repart. Tout à son enthousiasme donc, nous fixons un rendez-vous pour la rentrée, et je lui précise les conditions de nos futures rencontres, c'est-à-dire au minimum un rendez-vous une fois par semaine. L'enthousiasme retombe un peu, mais n'avait-il pas demandé du sérieux ?

8 Notre homme, à la rentrée, est fidèle à son rendez-vous et, très respectueux, me demande « *par où il faut débiter* ». Je lui laisse le libre choix de ses thèmes et l'encourage à parler, réservant un bon accueil à ce qu'il dit mais sans rien manifester. Bien que l'obligation de venir une fois par semaine soit difficile, il accepte, mais il faut négocier le moment du rendez-vous. Il a une profession qui lui impose un emploi du temps serré, donc ce ne peut être que le soir ou le matin tôt. Je lui propose le soir, il choisit le matin. J'accepte, supposant que ce n'est pas là qu'il faut avoir de l'exigence.

9 Donc, durant quelque temps, les séances se déroulent avec une certaine nonchalance. Or, un jour, il ne vient pas au rendez-vous ; il lui était arrivé parfois de s'absenter, mais il avait toujours prévenu. Dans la matinée, je reçois un appel téléphonique d'un juge qui me demande si je vois Monsieur Valentin. Un peu étonné, je réponds que j'ai en consultation un Monsieur Valentin, « *c'est, me dit-elle, que Monsieur Valentin sort de mon bureau, qu'il a récidivé et qu'il est désemparé, car malgré la thérapie qu'il venait d'entreprendre, certes depuis peu de temps, il a été à nouveau soumis à ses pulsions* ». Il demandait ainsi au magistrat d'avoir l'obligeance de me prévenir.

10 Il reprit rendez-vous rapidement et me fit la déclaration suivante : « J'ai récidivé, j'en suis profondément affecté. Pourtant j'en tire une bonne leçon. J'ai rencontré durant ma garde à vue et ensuite au tribunal, un gendarme et un juge doués d'une écoute étonnante, d'une compréhension remarquable. Ils avaient sans doute suivi des cours de

psychologie, la preuve, je leur ai dit à eux plus de chose qu'à vous, et cela en très peu de temps ».

- 11 J'étais ainsi prévenu, mais aussi attendu, mon « supposé savoir » était à l'épreuve de son désir de parler. Il fallait manifestement que j'en paye le prix d'autant plus que le silence qui s'en suivit n'était pas sans conséquence, ni intention. Qu'allais-je répondre ? Devais-je répondre ? Répondre, c'était tomber dans le jeu abyssal des délices de la sophistique, tel Gorgias et son « éloge d'Hélène » qui se déjoue des fondements de l'argumentation par les ruses du langage. Il m'a semblé que le silence qu'il imposait était ici le véritable partenaire de ce qu'il engageait. Il y avait une dimension Autre à laquelle je devais rester attentif, car si je me faisais le complice de l'objet de son attente, quelque chose de son énonciation resterait dans l'ombre alors qu'ici son acte n'avait de sens que par la tension qu'il exerçait au lieu que j'authentifiais. Ce qu'il visait, et qui demeurait en attente, était aussi *La Réponse* qu'il attendait. « *La clinique analytique nous apprend volontiers que l'excès du manifeste entraîne l'analyste à ne plus être instaurateur du site, devenant ainsi une personne qui répond* »⁵, conclut Fédida. Dès lors, le silence devient la réponse à sa propre énigme afin qu'elle puisse lui revenir en un envers qui fasse pont et qui lui restitue au-delà du : « *j'ai dit plus à eux qu'à vous* », la forme de son énonciation. Mais la question était néanmoins essentielle, que devait donc dire cet Autre pour que le sujet s'éprenne du portrait pour lequel jusqu'alors il ne faisait que poser, par son acte exhibitionniste.
- 12 Encore ne fallait-il pas répondre, pour instaurer ici le site inauguré par Freud, celui qui s'actualise dans le silence pour que justement jouissance et savoir ne se confondent pas. Il me fallait entretenir selon la définition de P. Fédida, « *le retrait qui est l'écart qui engendre la dissymétrie propre à la situation. Cette dissymétrie indique que la temporalité de la régression ne saurait se concevoir autrement sinon selon cette distance qui appartient à la parole* »⁶. Ce qui s'engage ici toujours est de la parole et notre visée est toujours de fonder ce point de naissance de la parole, pour analyser les articulations singulières du sujet à l'Autre.
- 13 Aussi faut-il entretenir ce site pour que se fonde, dans la familiarité de l'échange, l'exigence de l'interprétation et la singularité de la parole. Le pervers vise toujours, par maxime, à l'universel de son énonciation, mais il veut en sacrifice l'angoisse de l'Autre, éprouvée dans sa division. Le rapport d'intimité qu'il noue avec l'Autre vise l'impudeur qui fait vaciller les certitudes. La conclusion de Valentin l'illustre.
- 14 Ainsi à cette exigence impudique nous faut-il des points de repère, pour supporter le poids de l'affrontement afin de ne pas tomber dans le dégoût de l'acte.
- 15 La question qui est essentiellement posée depuis Freud sur la pratique analytique tient à la fois à sa fin et aux moyens que celle-ci implique de mettre en œuvre. Notre pratique exige que nous nous y employions. D'autant plus qu'il ne s'agit pas tant de guérir, la formule, depuis Freud est devenue célèbre « *L'élimination des symptômes et de la souffrance se produit comme un gain marginal* »⁷.
- 16 Ainsi si l'on considère que la psychanalyse ne se contente pas de vouloir guérir un symptôme ni de tenter de lui donner un sens, encore faut-il pouvoir déterminer ce qui est en cause. Cause du symptôme, et cause du « ça parle » indépendamment des diverses représentations que l'on puisse en avoir.
- 17 C'est cette dimension du « ça parle » qui pousse Freud à interroger la structure et la logique du fantasme, « *Un enfant est battu* » représente ce moment d'abandon de la

théorie de la séduction, tout au moins sur le plan événementiel pour promouvoir la dimension du fantasme. « *Il n'est que dans un monde du langage, déclare Lacan, que un enfant est battu a sa valeur pivot, que dans un monde de langage que le sujet de l'action va faire surgir la question qui le supporte, à savoir, "pour qui agit-il" ?* »⁸. « *Pour qui agit-il ?* » me semble être le point de visée auquel nous devons rester attentif si nous voulons que nos entretiens soient un véritable lieu de travail.

- 18 La notion de reconstruction en analyse passe essentiellement par la structure même du fantasme. Cette reconstruction est isomorphe à la nature même du savoir inconscient, c'est cette reconnaissance qui donnera toute sa valeur emblématique à l'interprétation.
- 19 L'expérience analytique est à ce titre un « *analogon* » du fantasme, mais et c'est ce qui peut paraître paradoxal, l'expérience analytique se construit dans la dissolution de son propre soutien, c'est-à-dire la croyance au sens et à la jouissance qui est attachée et que le transfert tend à renforcer. Le transfert est à la fois le moteur et la résistance de la cure. On perçoit bien comment analyser est bien après éduquer et gouverner ce troisième métier impossible « où on y est assuré d'avance de l'insuffisance du succès »⁹.
- 20 Cependant, c'est bien cet inconfort qui sera au cœur du problème. Si l'interprétation a bien cette valeur emblématique, c'est qu'elle se nourrit de cette résistance qui fait le lit de l'énigme. Ainsi l'interprétation se prête aux effets de sens puisqu'elle répond à l'ambiguïté signifiante par excellence ; elle noue et elle dénoue ce qui fait l'ombilic du fantasme, elle est cette épure qui est au cœur du procès signifiant, et qui tout en se servant de cette volonté de savoir reste dans l'attente de ce qui pousse au savoir en soutenant le fantasme et la croyance.
- 21 Le thérapeute est donc ce point d'articulation, puisque ce qui est visé, c'est la position comme cause du discours du sujet dont il s'agit de repérer les coordonnées afin que son discours ne se replie pas sur lui-même comme son fantasme ou son roman. Mais il ne faut pas non plus que le silence participe à la complicité de l'acte.
- 22 Il y a du côté du thérapeute un point de retenue qu'il s'agit de faire prévaloir afin de ne pas précipiter le sujet vers sa jouissance, de ne pas faire coller à son attente du sujet supposé savoir, ce qui est cause de son discours.
- 23 De là, bien sûr, la procédure de la mise au travail. Avec Freud, c'est le transfert qui devient le réel lieu d'engagement du travail. Dès le fragment d'une analyse d'hystérie, il pose résolument la question. « *Que sont ces transferts ? Ce sont des nouvelles éditions, des copies, des tendances et des fantasmes qui doivent être éveillés et rendus conscients par le progrès de l'analyse... Autrement dit, un nombre considérable d'états psychiques antérieurs revivent, non pas comme des états passés, mais comme rapports actuels avec la personne du médecin. Il y a des transferts qui ne diffèrent en rien de leur modèle quant à leur contenu, à l'exception de la personne remplacée* »¹⁰.
- 24 La position freudienne est donc de considérer que le sujet suppose à son analyste la détention d'un savoir qui répondrait à ses questions. Cette position de départ en est la condition de l'exercice de l'expérience analytique.
- 25 Cependant Freud note très tôt que si « *l'amour de transfert sert la résistance ce n'est pas d'elle qu'elle s'origine mais de ce qui provoque tout amour* »¹¹. Lacan reprendra au bond cette demande d'amour pour illustrer un autre aspect du transfert. En effet pour Lacan, le savoir ne suscite en réalité aucun désir, car le savoir suscite l'amour et non le désir. Ce qui d'une façon curieuse montre que l'aliénation de la demande adressée à l'Autre c'est

avant tout d'être aimé par lui, de savoir que l'Autre à le savoir et d'en être aimé par lui. Le « je n'en veux rien savoir » illustre bien ce paradoxe. Telle serait en somme l'impasse de ce que Freud notait dans le transfert négatif.

- 26 C'est pour cela que Lacan, associant le désir et l'amour, comme étant les deux faces d'un même objet, considère que s'il y a une demande à cette supposition de savoir, l'autre face révèle qu'il y a une supposition de désir de l'analyste. Ainsi l'analyste n'est pas seulement mis, par l'analysant, en position de sujet supposé savoir, selon la formule consacrée, il est aussi celui à qui l'analysant suppose un désir le concernant.
- 27 L'inconfort de l'obligation de soins tient à ce second versant, le thérapeute est identifié non seulement dans son savoir, mais aussi il est identifié comme celui qui aurait un désir concernant le sujet. Ce qui en fait se découvre et s'interprète dans la cure est identifié, nommé d'un lieu particulier qui est bien sûr la Loi. Ce qui bien sûr vient toujours se confirmer dans nos prises en charge.
- 28 C'est bien ici que Valentin vient interroger ce désir. Ainsi après de longues séances il viendra encore questionner le Savoir et la vérité qui y seraient associés.
- 29 « *Je suis un exécutant du désir de l'autre. Je dis oui aux propositions, j'apporte mon concours car je sais pas dire non* ».
- 30 Quelques temps plus tard il poursuivra son questionnement :
- « Selon le principe, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, je suis aujourd'hui, par rapport à cette femme sur une certaine réserve. Pour l'instant ce sera le mensonge. La tête sur le billot n'avoue jamais.
- Dans tous les cas de figure se sera évidemment de raconter un gros mensonge. C'est l'annonce à cette personne qui m'inquiète ; je voudrais pas que la réalité me fasse cet effet boomerang.
- On n'est jamais obligé de dire la vérité. D'autant plus que la vérité peut faire mal à l'autre. Pour protéger l'autre il n'y a aucune raison de dire la vérité. C'est la part secrète de chacun. C'est un secret familial individuel [rire].
- C'est un problème que je traite à l'horizon. (À l'horizon de vous-même). Le règlement c'est à ma sauce, c'est pas forcément légal ».
- 31 Il m'a semblé qu'il ne fallait pas que je m'identifie à la figure qu'il donnait à l'Autre, à savoir de celui qui saurait la vérité, afin que se dénoue dans cette reconnaissance le sens de son appel. La construction a ici valeur emblématique dans la mesure où l'adresse à l'Autre, pour que s'y formule une demande, doit nécessairement porter la distance propre au travail de la figurabilité, tout comme dans le rêve, pour que puisse être questionné ce désir.
- 32 Henri me permettra d'éclairer cette position.
- 33 Il s'agit tout d'abord d'un patient qui voulut un jour me rencontrer afin « *d'avoir des entretiens réguliers* », je pense, conclura-t-il, « *que j'ai besoin de faire le point* ». Il avait la réputation de se « couper » pour un oui ou pour un non, en fait plus souvent pour un non que pour un oui. Son torse, couvert de zébrures, témoignait de son activité régulière.
- 34 Il s'était, quelque temps auparavant, coupé la dernière phalange de ses deux auriculaires. Ce travail fut très minutieux. Il avait donc réussi à se couper les deux phalangettes et à faire disparaître « *ces petits bouts* ». Je vous passe les détails de l'opération, mais sachez qu'il y avait mis grand soin.
- 35 Il était régulier dans ses entretiens, il parlait de choses et d'autres sans jamais développer un thème particulier, jusqu'au jour où je lui demandai de me parler de ses

coupures et de ses tatouages. Très rapidement je me rendis compte qu'il commémorait ses différents actes : « *Cette coupure c'est quand on m'a dit ça, et celle-là c'est quand j'ai pensé que...* ». Il était « l'écrit » de ses tensions et, d'une certaine manière, ses écrits constituaient la signature marquante de son rapport à l'autre. Il pouvait presque, comme dans la tradition la plus ancestrale des encoches sur le bois, témoigner des moments où il avait pratiqué, taillé et élevé son corps à la dignité de monument, d'un lieu de commémoration.

- 36 Or un jour, il arriva très énervé avec l'envie de se couper car il venait de recevoir une lettre de son amie. Celle-ci lui écrivait et, avec beaucoup de précautions, lui signifiait que « *malgré ses innombrables qualités à lui* », elle allait mettre un terme à leur relation, affirmant même « *qu'elle lui rendait sa liberté* ». Il y a peut-être des mots à ne pas dire, même sous le coup d'une émotion intense. Donc il était très énervé et la traitait de tous les noms. Devant sa violence, je lui demandais pourquoi il ne lui écrivait pas. Je crus lire à ce moment dans ses yeux le doute qui fait le lit des grandes questions de l'existence. Pourquoi effectivement répondre là où il n'y avait qu'à cogner. Cependant c'est ce qu'il fit. Il me demanda plus tard de lire son courrier et d'en corriger les fautes d'orthographe et de français, ce que je ne fis pas. Il n'avait plus envie de se couper et plus sa lettre s'écrivait moins il était violent. Un jour il m'attendait près de la porte de mon bureau visiblement paniqué, angoissé, il devait me parler tout de suite, car il avait quelque chose d'horrible à me dire. Il rentra dans mon bureau et je m'attendais au pire. Il commença à me dire qu'effectivement il était très angoissé, « *car cette nuit, dit-il, j'ai fait un rêve horrible qui m'a réveillé et qui m'a empêché de me rendormir. J'étais tout en sueur... J'ai rêvé que je me coupais le petit doigt...* »
- 37 Là où l'acte le laissait encore étranger à son intention, comme endormi, le rêve par sa valeur d'adresse à nouveau opérait, le réveillait, travaillant dans la figure du rêve l'espace où la coupure engendrait la perte. Revenant de son exil où le portaient ses ruptures, il pouvait habiter les séances. La figure inquiétante qui se révélait à lui dans le rêve opérait comme horreur, c'est-à-dire qu'elle le dégageait des liens de continuité historique auxquels il tenait, puisque là cet acte ne commémorait plus rien. Cette expérience constituait une épreuve par rapport à laquelle il ne pouvait qu'être sidéré. L'acte ne visait plus l'autre, l'alter ego comme témoin, mais l'Autre auquel son désir était lié.
- 38 Il témoignait par son rêve de l'épreuve qui le travaillait à laquelle pour la première fois, à sa grande surprise, il était confronté. Comme si toutes ses violences passées n'avaient été destinées qu'à cet instant du réveil où ce doigt coupé dans le rêve lui appartenait alors que jusqu'à présent c'était comme s'il n'avait pu que jouer avec un autre corps, qui constituait une mosaïque appropriée dans le défi. Ce défi lancé perpétuellement à l'autre, là, le regardait. Il le regardait d'un lieu « dont Freud a indexé l'espace en remarquant bien, ponctue Lacan, que c'est d'un lieu qui diffère de toute prise du sujet qu'un savoir est livré, puisqu'il ne s'y rend qu'à ce qui du sujet est la méprise »¹², indice d'un lieu dans lequel il cherchait toujours à faire chuter l'autre, effroi de la douleur et de la coupure dont il tirait jouissance.
- 39 On voit bien comment l'acte conduit à des impasses, le scénario qui se reconstruit dans l'entretien, joue ici le rôle de semblant et montre la vacance de l'intériorisation du fantasme qui s'inscrit dans le passage à l'acte.

40 Le suivi socio-judiciaire impose donc une détermination ferme des repères théoriques ainsi qu'une attention toute particulière à l'exigence éthique de notre pratique. Trois points me paraissent à partir de là importants.

- Pointer dans l'actualité du dire, et même sous la pression de l'Autre, ce que la préhistoire du sujet fait ressurgir comme problématique identitaire. Cette pression de l'Autre ne peut que faire ressurgir les angoisses les plus archaïques associées à un temps d'inscription. L'acte, par sa dimension délictueuse scelle le contrat que le sujet lie à l'Autre. La loi par son énoncé réactualise, dans le temps de la séance, cette origine et constitue pour le thérapeute un point virtuel qu'il s'agit de ne pas négliger.
 - D'autre part, si l'acte est à entendre dans sa dimension d'inscription, il est aussi, selon le mot de Blanchot : « L'oubli effacerait ce qui fut jamais inscrit : rature par laquelle le non écrit semble avoir laissé une trace qu'il faudrait oblitérer, glissement qui en vient à se construire un opérateur par où le il sans sujet, lisse et vain, s'engluie, s'enduit dans l'abîme dédoublé du je évanescent, simulé, imitation de rien, qui se figera dans le Moi certain duquel tout ordre revient »¹³. C'est à ce réveil que nous devons porter notre attention à ce qui revient. L'acte, parce qu'il est engrangé par les processus primaires, participe à l'archéologie du sujet et à sa mémoire. Les effets de ce que Freud nomme *Einziger Zug* sont toujours dans l'actualité de l'oubli.
L'acte réveille par l'étrangeté qui accompagne son geste.
 - Le thérapeute doit se déjouer de la figurabilité de l'acte afin de ne pas trop « imaginer » l'acte et lui rendre ainsi son lieu de destination et d'inscription.
-

NOTES

- 1.. Hong ZICHENG, *Propos sur la racine des légumes*, Paris, Calmann-Lévy, p. 117.
- 2.. SADE, *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 3.
- 3.. *Ibid.*, p. 3.
- 4.. *Ibid.*
- 5.. P. FÉDIDA, *Le Point de fuite de l'origine in le site de l'étranger*, Paris, PUF, 1995, p. 12.
- 6.. *Ibid.*, p. 12.
- 7.. S. FREUD, *Psychanalyse et théorie de la libido*, p. 200-201.
- 8.. Dans la séance du 18 janvier 1967 du séminaire « La logique du fantasme ».
- 9.. S. FREUD, *Analyse avec fin analyse sans fin*, p. 263.
- 10.. S. FREUD, *ibid.*, p. 86-87.
- 11.. S. FREUD, *Observations sur l'amour de transfert*, 1912.
- 12.. J. LACAN, « La méprise du sujet supposé savoir », *Scilicet*, n° 1, p. 38.
- 13.. M. BLANCHOT, *ibid.*, p. 135.

RÉSUMÉS

Le soin sous contrainte impose que l'on soit attentif aux conditions qui gouvernent à la rencontre avec un thérapeute.

Deux situations cliniques permettent de considérer les conditions de cette rencontre. Deux situations qui mettent les sujets face à l'étrangeté de leur acte. Dès lors c'est cette étrangeté qui devient le point d'Archimède pour interroger le sujet pris dans la dynamique de son acte.

Nous posons comme hypothèse fondamentale qu'il faut toujours interroger cette part d'étrangeté pour pouvoir permettre à un sujet de sortir de l'impasse dans laquelle son acte l'a conduit.

Any imposed medical treatment requires total understanding of the conditions ruling the encounter with a therapist.

Two clinical situations allow us to consider the conditions of this encounter. These two situations bring the subjects face to face with the strangeness of their act.

This very strangeness thus becomes the Archimedes point, enabling us to question the subject who is caught up in the dynamics of his own actions.

The fundamental hypothesis we use is that one always has to interrogate this element of strangeness, in order to release the subject from the dead end into which his act has cornered him.